



Café Montagne à Albertville

Date : 12 juin 2010

Jean-Pierre ? : C'est le premier « café montagne » qui se déroule à Albertville et j'espère que ce ne sera pas le dernier. Merci à Bruno Pellicier, ancien président de l'UIAGM, qui va mener les débats. Cette démarche, mise en place par l'OPMA (Observatoire des Pratiques de la Montagne et de l'Alpinisme), vise à comprendre ce qui se passe dans le monde de la montagne, aujourd'hui, et à le mettre en perspective sur ce que peut être la montagne de demain.

Afin d'être à l'écoute des acteurs de la montagne de proximité, des assises de l'alpinisme auront prochainement lieu à Chamonix et à Grenoble.

Bruno Pellicier : L'OPMA a vu le jour, il y a une dizaine d'années, à l'initiative d'un certain nombre de personnes plus ou moins issues d'institutions ou d'associations de montagne. Leur projet commun est de réfléchir sur le devenir de la montagne et l'ensemble de ses thèmes. Ils ont constaté que depuis quelques décennies, la pratique de la montagne se diversifie que ce soit au niveau du public ou des pratiques. Aujourd'hui, on ne sait plus de quoi on parle lorsqu'on parle de l'alpinisme. Il y a un manque de lisibilité, une désaffection de la pratique et des problèmes liés à la réglementation. Les enjeux existent, il faut expliquer ces activités spécifiques, dire que l'alpinisme est porteur d'un certain nombre de valeurs pour l'individu et la société, s'assurer que l'aventure restera possible pour les générations futures, prendre en compte l'alpinisme sous ses différentes formes en tant que contributeur du développement local, mettre en place des passerelles entre les différentes activités. Les assises de l'alpinisme devraient se dérouler en 2011, à Grenoble, ville de montagne où il y a beaucoup de pratiquants, et à Chamonix pour porter des messages forts et un certain nombre de revendications auprès des institutions et des élus. Qu'attendons-nous de nos institutions pour que la montagne ait un avenir ? Ces « cafés montagne » vont nous permettre d'élargir le cercle des débats et d'entendre les alpinistes et tous ceux qui pratiquent la montagne sous une forme ou une autre.

BP : Pour commencer, j'aimerais que vous me disiez ce que représente l'alpinisme pour vous, quelles que soient les activités que vous pratiquez et la saison ?

L'alpinisme, c'est la liberté, la possibilité de choisir un objectif, de le faire suivant les conditions et la météo à un instant T. C'est avoir un objectif plus conscient ou conséquent et s'y préparer, faire le tour de la montagne pour la connaître sans se mettre de pression et voir si on est capable d'y aller par une autre voie. C'est aussi

ne pas se mettre la pression par rapport aux copains qui peuvent avoir fait des courses plus difficiles.

Au départ, j'aimais simplement la montagne. J'ai une formation ski, je suis venu à l'alpinisme progressivement au gré des rencontres et des gens qui m'y ont emmené. Je pratique le ski de randonnée.

BP : Quand tu faisais de la randonnée, tu avais l'impression de faire de l'alpinisme ?

J'ai commencé par du ski alpin sur les pistes puis j'ai découvert le ski de randonnée, le fait de remonter par ses propres moyens et de mériter la descente. Pour moi, c'était le ski adapté à la haute montagne. Ensuite, tu évolues et c'est naturellement que l'été tu as envie de retourner où tu es allé en hiver.

BP : Est-ce qu'en faisant du ski de randonnée, tu as eu l'impression de te mettre en danger ?

Oui, effectivement, j'ai eu cette notion de mise en danger. Mais on est en danger dès qu'on sort de chez soi... Les gens qui ne pratiquent pas ou les médias véhiculent très souvent cette image du danger mais ce qu'ils ne retiennent pas, c'est que nous avons le choix de la course par rapport aux conditions du moment et à ce qui a été réalisé par les copains.

BP : A votre avis, pourquoi allez-vous en montagne ?

C'est une école de partage, d'humilité. Ça fait 40 ans que je pratique la montagne et je viens d'avoir un accident par risque 2. La neige est plus sournoise que le rocher. Dans mon cas, elle ne s'est pas déposée là où il fallait par rapport au vent et j'en ai pris 400 m sur le dos. Je croyais être « blindé », nous avons pris toutes les précautions nécessaires et appliqué les distances de sécurité. C'est pourquoi je fais la différence entre la neige et le rocher. En été, bien sûr, on risque une chute de pierres mais en neige il faut toujours être méfiant.

BP : Quelle est la définition du mot « alpinisme » ?

Qu'on fasse du ski de randonnée, de la montagne ou de la haute montagne, la racine du mot c'est « Alpes ». Quelle est la signification du « isme » ? L'alpinisme ce sont des activités pratiquées sur l'alpe de manière générale.

BP : Au-delà des aspects géographiques, qu'est ce qu'on y met ?

C'est un mot créé par les anglais qui ont commencé à pratiquer la montagne pour le loisir. Une pratique gratuite puisqu'elle ne visait ni la chasse, ni les cristaux. Ils pratiquaient essentiellement dans les alpes puisqu'un certain **Russell** a créé le mot « pyrénéisme ». Le terme alpinisme est un terme générique. Lorsque l'activité ski alpinisme s'est créée au sein de **l'UIAA, ça a été « mountainering ski »**. Le Caf a dit « on appellera cela ski de montagne ». Pour des histoires inter fédérales, nous nous sommes mis d'accord sur le terme ski alpinisme. Quand on dit « alpinisme » il faut oublier qu'il y a Alpes derrière.

Lorsque vous parlez des Alpes, vous parlez du massif ou bien de l'alpe et des pâturages ?

Les Anglais ont commencé à grimper dans les Alpes (Matthews, Whymper) avec des guides suisses, autrichiens ou italiens. Il y avait une confusion entre l'alpe et les Alpes.

BP : Parmi vous, y a t'il des gens qui ne pratiquent pas l'alpinisme ?

Quelqu'un tout à l'heure a parlé de liberté et de choix. Je voudrais savoir si les alpinistes qui sont dans cette salle, au moment de partir pour une course, partent à la conquête d'un sommet. Je voudrais comprendre leur but parce que la liberté peut se retrouver dans bien d'autres sports. Vous voulez y faire quoi en montagne ?

Pour ma part, j'ai commencé par faire du ski de randonnée, toujours seul, et c'était un réel plaisir. Je suis venu au Caf pour des raisons de sécurité mais me retrouver seul en montagne est un réel plaisir, que ce soit à ski, à pied, en vélo. L'important, pour moi, c'est d'être en montagne.

Tu peux avoir ce même sentiment dans le désert ou au milieu de la mer.

Oui, c'est vrai, j'aime admirer et j'aime aussi l'effort.

BP : Avez-vous l'impression de prendre des risques en étant seul ?

Oui.

BP : Au point de pouvoir dévisser ?

Oui et ce qui m'a fait réfléchir c'est le jour où, par deux fois, je me suis retrouvé dans une crevasse sans avoir rien détecté. De plus, généralement, personne ne savait où je partais.

J'ai fait un peu d'alpinisme, je fais de la montagne mais je ne me suis jamais posé la question de la limite de l'alpinisme au sens strict : sur les glaciers, dans les Alpes ? A vouloir définir une frontière, jamais personne ne sera d'accord sur une limite. Je fais de la randonnée glaciaire, du vrai alpinisme, mais je fais avant tout de la montagne, c'est un peu tout confondu. Pour moi, c'est être au-dessus des alpages, au-dessus de la partie habitée de la vallée.

BP : Avez-vous la sensation de prendre des risques en montagne même si vous ne pratiquez pas l'alpinisme ?

Tant qu'on n'est pas sur glacier, on prend moins de risques.

BP : Ce que vous pratiquez, c'est plus qu'un sentier ?

C'est varié mais je considère que même sur un sentier, sur une arête un peu glissante et étroite, on peut tomber, donc on commence à prendre des risques.

Ce n'est pas pour autant que tu fais de l'alpinisme.

BP : Avez-vous la sensation de vous aventurer ?

Il y a toujours plus ou moins d'aventure lorsqu'on part découvrir un coin qu'on ne connaît pas. Il n'y a pas besoin d'aller sur un glacier ou de faire de l'alpinisme, au sens strict, pour faire de la montagne.

BP : Parmi vous, y a-t-il des gens qui ne font pas ou plus d'alpinisme ?

J'aimerais revenir sur la solitude évoquée tout à l'heure, sur la présence d'un beau paysage, et demander dans quelle mesure on ne touche pas, là, à la spiritualité.

On recherche l'apaisement ou bien à s'échapper de ce qui est en bas pour mieux y revenir après. Quand on redescend dans la vallée, on prend un coup de chaud et on revient dans la civilisation.

Ceci dit, ce n'est pas spécifique à l'alpinisme. Dans l'alpinisme, on est dans un univers particulier (altitude, pente, montagne). Il y a aussi les éléments et c'est ce qui caractérise l'alpinisme mais je ne suis pas réducteur comme on a un peu tendance à l'être au Caf ou au SNGM. Pour moi, ce sont des activités liées à la montagne qui nécessitent, certes, un peu de technicité et de compétences mais qui se déroulent en montagne. Faire un raid aventure en montagne, c'est déjà de l'alpinisme, puisqu'il n'y a pas forcément de chemin et ça peut devenir hostile s'il y a du brouillard.

Ce n'est pas parce que je vais à la **dent de ?** que j'ai la sensation de faire de l'alpinisme. L'alpinisme, c'est fréquenter la neige, la glace ou le rocher, c'est aussi une notion d'élévation, une ascension qui a pour but de sortir au sommet, c'est fréquenter un milieu en utilisant des techniques spéciales. Je pratique essentiellement le ski car, pour moi, descendre la montagne en ski, c'est la plus belle façon de descendre. Je monte en alpinisme et je redescends en ski alpinisme. Je fais beaucoup de ski de randonnée. Au fur et à mesure de l'expérience, on progresse et on arrive à faire des voies normales en ski. La différence entre ski de randonnée et ski alpinisme, c'est l'engagement, c'est la pente. Quand tu ne passes plus en peau de phoque à la montée, quand tu commences avec les skis sur le sac, par obligation, tu es dans le ski alpinisme. Avant, tu es en ski de randonnée, mais bien sûr, c'est variable en fonction de la neige.

Tu prends le mot alpinisme dans son acception stricte !

C'est la définition donnée au sein du Caf ou d'autres organismes qui proposent des sorties. C'est pour un besoin de classification.

BP : Parmi vous, y a-t-il des gens qui considèrent faire de la montagne mais qui ne veulent pas faire de l'alpinisme ?

Au risque de passer pour un ancien combattant, je me souviens que lorsque nous avons créé l'OPMA, pour des raisons de politique interne, nous avons longtemps hésité sur le nom à lui donner et nous avons tenu à préciser qu'il s'agissait « de la

montagne et de l'alpinisme ». Nous avons pensé qu'il y avait une continuité dans toutes les activités de montagne, la plus exigeante étant l'alpinisme. Plus récemment, lorsque le Caf a changé de nom pour devenir FFCAM, c'était pour montrer qu'il « balayait large ». Pour ma part, avec mon épouse, nous avons pratiqué du ski alpinisme puis nous nous sommes rabattus sur le ski de randonnée, et nous prenons maintenant beaucoup moins de risques qu'autrefois. Est-ce que je fais encore de l'alpinisme ? Je répondrais que j'y prends toujours autant de plaisir et c'est cela l'essentiel. Il y a un cadre, un environnement exceptionnel et unique, il y a aussi la gravitation, on peut jouer contre ou bien avec elle, il faut aussi s'en méfier mais avant que la gravitation tombe en panne...

Je ne pratique pas l'alpinisme parce que, dans mon imaginaire, je le raccroche au piolet et aux crampons. Je suis plutôt un adepte de la randonnée d'été et de l'escalade. Ce n'est pas forcément un choix, c'est parce que c'est plus accessible. Si j'avais des amis qui pratiquent l'alpinisme, j'en ferais avec eux. Je pense que la notion de risque intervient même dans la randonnée sentier avec des amis. Aux dents de Lanfont, par exemple, la pente importante du pierrier peut s'avérer risquée.

BP : Tu as l'impression de ne pas faire d'alpinisme mais ça reste un imaginaire qui t'intéresse ?

J'ai l'impression de ne pas en faire. La définition est certainement subjective.

BP : L'idée n'est pas de faire émerger la définition mais de voir ce que chacun y met derrière.

Pour moi, c'est davantage la montagne. Je pratique un peu l'alpinisme mais je suis également AMM, mon activité s'oriente donc davantage vers la marche et la randonnée. Ce qui m'intéresse, c'est le parcours, le cheminement, la variété des paysages et les gens qu'on peut rencontrer. Je remarque que nous parlons de solitude mais aussi de partage. La notion d'aventure est présente dans ma pratique mais ça ne se limite pas seulement aux sommets. C'est faire un raid aventure, sortir du sentier, choisir son cheminement, que ce soit en forêt ou en haute montagne. Je pense que dès lors qu'il y a une notion de pente, on peut parler de montagne.

BP : Pour vous, que représentent ces activités périphériques organisées autour des compétitions en montagne ? Est-ce qu'elles ont leur place, est-ce que c'est problématique, est-ce que ça s'entrechoque avec l'idée d'aventure, d'autonomie et de responsabilité ? Parmi vous est-ce qu'il y en a qui les pratiquent ?

Je fais un peu de ski de randonnée en compétition. C'est une activité où la notion d'engagement est totalement absente, en fait, c'est une transposition de l'athlétisme. On aime la compétition mais, au final, ça n'apporte pas ce qu'apporte la montagne en alpinisme, c'est quelque chose à part. L'engagement n'est pas là, l'aventure n'y est pas vraiment non plus. Lorsque je fais des courses à la journée ou sur plusieurs journées, tout est balisé et je le prends comme un beau parcours en montagne. Comme c'est hyper sécurisé, la notion du choix de

l'itinéraire est mise de côté. On suit, on est la tête dans le guidon, ça ressemble à une course de vélo.

Ce ressenti reste très perso. Pour ma part, ce que je recherche dans le ski alpinisme c'est le partage avec des copains, pour d'autres, ce sera le chrono, et pour d'autres encore une expérience unique. Certains s'inscrivent à la **TSF** en sachant qu'ils ne feront plus jamais ce type d'activité. D'autres n'auraient pas les compétences pour monter seuls, au sommet, en dehors de ce type de compétition.

BP : Comment tu situes cette pratique par rapport à l'alpinisme ? Est-ce que c'est contradictoire ? Est-ce que tu fais les deux ?

Je pratique les deux. Dans la compétition, c'est le partage avec les copains. Ce que j'ai rapidement mesuré, c'est l'exigence en termes de condition physique et ce que ça permet de faire après. Quand on s'entraîne pour accéder à la compétition, de nouveaux horizons sont ouverts, c'est beaucoup plus facile.

BP : Est-ce que certains sont énervés par cette pratique ?

Pour moi, c'est une autre façon de pratiquer la montagne. Elle est adaptée à ceux qui ont l'esprit de compétition et la condition physique qui va avec. Je suis un peu admiratif.

Ce qui me gêne, c'est l'image qu'on donne de la montagne au grand public. On la banalise, on la rend accessible et facile alors que la montagne ce n'est pas aussi simple que ça. Il y a un faisceau de paramètres, il faut un certain nombre d'aptitudes pour la pratiquer, c'est ce qui me gêne aujourd'hui dans cette pratique. S'il n'y avait pas toute la dimension sécurisée, je ne suis pas convaincu que ces mêmes personnes seraient aptes à faire la même chose.

C'est vrai qu'on montre souvent un petit agacement lorsqu'on parle de ski alpinisme. On a souvent l'impression que ce sont des gens qui montent très vite et qui seraient perdus en milieu montagnard. Mais, s'ils vont aussi rapidement, c'est parce qu'ils sont souvent en montagne. Or, lorsqu'ils sont hors compétition et qu'ils s'entraînent, il ne faut pas oublier qu'ils évoluent en milieu non sécurisé.

Sur certains sites Internet, certaines personnes parlent des « collants-pipette ».

La compétition est inévitable dans toute activité qui émerge. La refuser, ce n'est pas forcément une bonne idée et puis n'oublions pas que grâce à cela, le matériel a évolué et est devenu plus léger.

BP : De ton point de vue, la compétition est inéluctable ?

Si on a envie de « se tirer la bourre », pourquoi pas, c'est une émulation.

Pour moi, ce n'est pas inéluctable, c'est simplement une autre forme de plaisir qui vient s'ajouter aux autres.

L'activité de ski alpinisme est récente. Avant le ski de montagne s'appelait le ski de printemps et il existe environ depuis 35 ans. Auparavant, lors des rallyes K Il n'y avait pas ce mordant qu'il y a maintenant, il y avait des traces doubles. Mais il est vrai que le ski alpinisme a fait avancer vers un matériel plus performant. Il est désormais rare, en ski de randonnée, de croiser des gens avec du matériel lourd.

Les ultra trails, les grosses compétitions de nuit, avec montée sur glaciers, je les ai ressentis comme le démarrage d'une dérive, comme un conflit d'usage. Il faut sécuriser le parcours mais c'est aux professionnels qu'il revient de dire où il faut s'arrêter.

Fondamentalement, la montagne est un espace de liberté qui nous dépasse complètement. Or, la compétition, c'est tout le contraire, c'est extrêmement figé, très civilisé. L'antagonisme est fort. On peut le voir également en matière d'occupation de l'espace montagnard par certaines stations qui banalisent la montagne, ou par les équipements fixes dans des voies d'escalade qui déresponsabilisent l'utilisateur. On constate une tentation de vouloir apprivoiser la montagne alors que c'est un espace qui ne devrait pas l'être.

BP : Qu'en est-il sur le plan éthique ou pédagogique ? Dans quelles conditions, l'alpinisme permet-il de devenir autonome ou d'aller vers une prise de risque calculée ?

Cette question extrêmement délicate de l'autonomie a fait l'objet de nombreux colloques au niveau national ou européen du Caf et il s'avère que c'est l'objectif que se donnent toutes les grandes associations de fédérations des activités de montagne. L'idée d'avoir des adhérents autonomes est partagée mais aucun accord n'a été trouvé sur les moyens pour y parvenir. Comment devient-on autonome ? Les plus belles réponses nous ont sans doute été données par des guides : « Pour être autonome, il faut être vieux » ou « Un bon alpiniste est un alpiniste vivant ». Il y a deux ans, Christophe Profit nous parlait d'intuition : « La montagne je la sens mais c'est au terme d'une très, très longue pratique ». Qu'y a-t-il derrière ce mot intuition ? Nous nous adressons à des gens débutants et notre objectif est de les rendre autonomes ! La formation est une clé importante, mais il faut trouver des formations qui soient suffisamment ludiques et attractives pour que les jeunes y participent. Le jeune est presque toujours un débutant, et comme tous les jeunes, il veut accéder au plaisir de la montagne tout de suite. Ces processus de formation ne sont donc pas faciles à mettre en place.

BP : Il a été dit qu'à travers les actions compétitives, il y avait une forme de banalisation de la montagne. Y a-t-il des contradictions ou des complémentarités ?

Plutôt des complémentarités. Lorsqu'on emmène des jeunes vers des pratiques compétitives, de façon progressive, la première chose qu'ils apprennent, ce sont les règles de sécurité et de progression en autonomie. La performance ne vient qu'en second. La grande satisfaction est de voir des jeunes qui, au bout de trois ans en groupe espoir puis excellence, sont capables d'aller en montagne en cordées autonomes. Bien sûr qu'au départ il y a un esprit de compétition puisqu'il y a une sélection mais c'est complémentaire et il faut que ce soit bien compris. Il faut surtout éviter de résumer la montagne à un slogan que j'ai entendu dans la

bouche d'une journaliste au festival d'Autrans « Mais pour nous, médias, la montagne c'est l'exploit et c'est l'effroi ». La montagne, c'est surtout le cadre, l'expression de soi, l'autonomie et donc l'apprentissage.

Internet a modifié le comportement des gens. Lorsqu'une course est renseignée le samedi, on y croise plus de monde le dimanche.

BP : Est-ce que Internet renforce l'autonomie ou bien la banalise ?

Internet fausse les cartes, il faut malgré tout que les gens qui ont pioché de l'information aient un peu de recul. En alpinisme, il faut faire très attention.

C'est très vrai en ski, notamment. Skitour ou Camp to Camp ont une approche consumériste de la pente et de la montagne. Avant, lorsque les gens faisaient du ski de couloir, il se passait quelques semaines avant qu'on sache ce qu'ils avaient fait. Maintenant, on le sait tout de suite et, le lendemain, on trouve 10 à 15 skieurs dans des pentes qui peuvent être assez impressionnantes. On va donc davantage dans le sens de la banalisation du danger. Si tous ces gens n'avaient pas eu l'information au bon moment, ils n'y seraient pas allés d'eux-mêmes, et c'est là qu'on voit que la notion d'engagement disparaît. Quand Yannick Vallençant allait faire le couloir des Italiens, il était tout seul, maintenant on peut y trouver 6 skieurs.

Les traces se répètent, ce n'est plus du tout le même effort.

Si l'objectif c'est le plaisir, est-ce qu'Internet n'est pas un outil supplémentaire pour accéder au plaisir ?

En voulant se faire plaisir, on peut se mettre en danger.

BP : Internet peut-il être un moyen pour renforcer l'autonomie ?

Non, ça ne va pas dans le sens de l'autonomie. L'autonomie, c'est d'être capable d'évaluer les conditions et d'estimer si on peut y aller ou non. Si la décision est prise en fonction de ce qui s'est fait, ça revient à acheter sa course et ce n'est plus de l'autonomie.

Pour accéder à l'autonomie, tu peux franchir des paliers. L'un des paliers est d'y aller avec un guide qui va t'apprendre, ou bien y aller seul si tu as vu que les conditions étaient bonnes. C'est aussi un contexte favorable à l'apprentissage.

BP : Considérez-vous que les clubs répondent à la demande en matière de formation ?

Sommes-nous certains que la tendance actuelle des jeunes est à la recherche d'autonomie ? J'ai plutôt l'impression qu'ils recherchent avant tout la facilité et que l'autonomie est un concept ancien qui prend de l'âge.

BP : Vous pensez que c'est périmé ?

Qui dit autonomie dit également effort, et l'effort, ce n'est pas très à la mode.

Les pratiques de montagne ont évolué. Avant, on partait à l'Everest sans téléphone satellite. Il faut relativiser car l'autonomie correspond également à un certain moment de l'histoire de la montagne. Le berger momifié retrouvé **à ou en ???** était diablement plus autonome que nous.

Si tu vas à l'Everest, aujourd'hui, tu es relativement en sécurité mais il reste des centaines de sommets en Himalaya où tu peux encore être autonome. Je pense au jeune Florian qui va prochainement partir pour une traversée de la Chine sans téléphone satellite, pour moi c'est une certaine forme d'autonomie et ça prouve que chez nous ou ailleurs, l'aventure est encore possible.

BP : La notion d'autonomie représente un enjeu plus fort qu'avant parce que nous disposons de davantage de moyens de communication. Dès lors, revendiquer l'autonomie devient une revendication beaucoup plus importante. Partir traverser la Chine sans téléphone, ça ne va plus de soi, il faut l'imposer, alors que pour les gens partaient en expédition en 1950, la question ne se posait pas.

La montagne est un formidable terrain d'aventure et l'aventure est encore possible, même en Maurienne !

BP : Compte tenu des problèmes de réglementation et de la prise de risque calculée, quel doit être le rapport des jeunes avec la montagne et l'alpinisme ? Est-ce que c'est une chose évidente pour vous ? Quelles doivent en être les limites ? Faut-il encore des jeunes ? Faut-il tout faire pour qu'ils la pratiquent ou bien cette activité doit-elle être réservée à des gens d'un certain âge ?

Il faut la réglementer, tout simplement, pour votre activité. Le but est d'avoir du monde en montagne.

BP : Vous-mêmes, incitez-vous vos enfants à faire de la montagne et, si oui, à partir de quel âge ? Ou bien, au contraire, vous les freinez ?

Les enfants, on les emmène en montagne jusqu'à 10/12 ans. Après ça devient plus compliqué...

J'ai des petits enfants et j'ai envie de partager plein de choses avec eux. Mais si jamais ils accrochent, je ne sais pas si je serai capable de les emmener dans des choses engagées ?

Je suis trop jeune pour me poser ce genre de questions mais notre père se l'est posée et dès lors qu'on est parti en montagne avec lui, il a mis fin à une pratique de la montagne plutôt engagée pour aller vers quelque chose de plus aseptisé, en bon père de famille. Les parents transmettent le goût de la montagne à leurs enfants, soit ça passe, soit ils sont dégoûtés. Si ça passe, c'est souvent un club qui prend le relais.

Vous demandez si les clubs répondent à la demande en matière de formation. J'ai le sentiment qu'on se demande plutôt comment faire pour avoir de la demande...

BP : Est-ce qu'il vous paraît souhaitable d'envisager des rassemblements qui ne soient pas forcément de la compétition mais plus orientés sur cette recherche. Il n'y a pas de chrono ou de fanion mais par contre ça permet une prise de risque calculées et des lieux où on va chercher à ne pas se perdre ?

Il faut qu'il y ait un aspect ludique, éventuellement un peu de chrono.

Il existe des grands parcours organisés par la fédé mais ça s'adresse à des jeunes qui sont déjà bien formés. Il est pratiquement impératif d'avoir un club qui dispose d'une école d'aventure et qui s'adresse à des gens motivés.

BP : Pensez-vous que ça doit être pris en compte à un autre niveau ?

Il y a des jours où je rêve que je suis italien et qu'une partie de mes impôts sert à payer une attachée de la montagne qui dispose d'un poste pérenne auprès du ministère de l'éducation nationale. Elle travaille avec un membre éminent du CAI qui organise l'éducation de la montagne dès l'école primaire. Lorsque tu vas te promener au Petit Saint Bernard, le dimanche, tu y vois cinq familles italiennes pour une famille française. C'est là l'une des clés, enseigner la montagne à l'école.

A Jean Moulin, l'un de mes fils a pris option sport et grâce à cela, il a pu découvrir des pratiques de la montagne. Pourquoi ça marche ? Parce qu'ils sont entre eux, et qu'il y a une émulation qui permet de découvrir des pratiques nouvelles.

BP : Parlons de cet aspect des choses. Est-ce que c'était mieux avant ? Y a-t-il des approches de la montagne qui n'existaient pas auparavant ?

En Savoie, il existe des collectivités locales qui prennent des initiatives. Les enfants d'Albertville participent à la découverte et à l'apprentissage du milieu puisque tous les collégiens pratiquent le ski de montagne. Avant, on le pratiquait naturellement, aujourd'hui il y a un certain nombre d'initiatives de gens qui ont des convictions et il y a un renouveau. Mais, ces gens engagent leur responsabilité.

BP : C'est vrai sur le plan local ou bien d'une manière plus générale ?

Au niveau national, il y avait davantage de classes de neige mais il y a eu l'avalanche des Orres et les enseignants et le ministère ne veulent plus assumer ces responsabilités. Ski France essaie de relancer les choses mais il faut des émissaires de la montagne qui arrivent à créer une sorte de lobby comme en Italie, par exemple, sinon le renouvellement ne se fera pas. C'est long, il y a beaucoup d'acteurs en jeu.

Il y a aussi une ouverture des activités. Pourquoi aller vers la neige plutôt que vers la mer, après tout, c'est forcer les gens à aller vers un sport en particulier. Il serait bon de leur apprendre les responsabilités mais je trouve dommage de les initier en primaire alors qu'ils n'ont pas forcément envie d'aller en montagne donc ils ne se responsabilisent pas.

Il faut leur donner cette possibilité.

Je me souviens avoir fait du ski en primaire mais on m'y a forcée. Bien sûr qu'il faut faire découvrir l'activité mais la responsabilité ne vient que si la personne a envie d'aller en montagne.

Pour avoir envie, il faut connaître, ça signifie donc qu'il faut faire connaître. On cherche des idées pour que les gens du sillon alpin (de Valence à Lausanne) viennent se ressourcer en montagne, mais pour cela, au départ, il faut les attirer avec ce qui leur plaît. Il faut chercher des solutions et trouver comment on peut mettre du miel sur la montagne pour qu'ils la découvrent.

BP : Qui vous semble légitime, aujourd'hui, pour mettre du miel sur la montagne ? Il semblerait que plus personne n'ait une crédibilité suffisante pour dire ce qu'est la montagne et porter le message de ce que nous avons à revendiquer.

La Fédération Française de Cyclotourisme.

La dispersion des forces associatives existantes est très préjudiciable. Il existe au moins huit fédérations qui revendiquent une pratique de la montagne.

L'été, des bus emmènent des jeunes plus haut dans la vallée pour qu'ils descendent en VTT. Maintenant, c'est le vélo qui peut faire venir les gens en montagne.

Il y a aussi la FFRP. Qui est légitime ? Je n'ai pas de réponse. Subjectivement et passionnellement, je dirais que c'est la FFCAM.

L'école dispose de cette légitimité. C'est naturel de faire de la montagne lorsqu'on vit dans un pays de montagne où le rythme des saisons est plus marqué que dans d'autres régions. Il faut apprendre la montagne dans sa diversité, voir ces hommes qui y vivent et connaître leur culture qui n'est pas la même. Malheureusement l'école nous vient de la capitale. Il faut avant tout utiliser le vecteur de l'école pour amener les jeunes à découvrir la montagne et, ensuite, utiliser des tandems de partenariat avec les fédérations. Le Caf est expérimental mais de qualité.

D'accord à condition que l'école s'appuie sur des partenaires professionnels et associatifs, qu'elle ne se donne pas comme objectif d'apprendre mais simplement de faire découvrir. Je ne trouverais pas de trop que nos jeunes aient une classe verte, ou de neige, ou de montagne l'été et l'hiver.

Pour qu'on puisse avoir des enfants savoyards, il faut qu'ils vivent en montagne, il faut aussi des ressources, des activités économiques. La principale, aujourd'hui, c'est le tourisme. Il faut donc que le touriste vienne sur nos montagnes.

Je suis fils d'un agriculteur de montagne et j'ai découvert la montagne naturellement, spontanément. Aujourd'hui se pose le problème du rôle de la montagne dans les bassins des villes où il n'y a plus d'agriculteurs. C'était un vecteur de découverte de la montagne. L'école se désintéresse complètement de

tout ce qui a rapport à la nature, il faut se le réapproprier. Je pense que les clubs devraient travailler davantage avec les écoles, les agriculteurs et les fédérations dans une démarche de découverte du territoire et de la nature.

Le partenariat entre tourisme et agriculture va devenir important à développer. Il faut une population touristique pour que les agriculteurs vivent au pays et écoulent leurs produits. Les agriculteurs entretiennent un paysage que les gens vont faire vivre également.

Selon les dernières études réalisées, l'agriculture est préservée voire même développée. Que ce soit en vallée ou en alpage, on recentre l'habitat pour laisser la place à l'agriculture.

Au Caf, nous avons travaillé sur la question. J'ai été étonné de voir la corale qui a pris position par rapport à la DTA **Direction territoriale de l'aménagement (DTA)**.

BP : Sommes-nous bien représentés par nos élus et les collectivités ? Le message qu'ils portent est-il celui que nous souhaitons ?

Si vous leur donnez un message à délivrer, ils le portent. Si vous ne leur donnez rien, bien sûr ils ne le font pas. Il faut donc communiquer.

Il faudrait qu'il y ait davantage de concertations.

Je crois que ça ne pousse pas assez fort derrière, en concertation avec les professionnels, les associations et l'éducation nationale. Il y a toute une entreprise de lobbying à mettre en place auprès des élus.

Les moyens existent. Je pense à une petite association, membre de la FFCAM, qui travaille dans son coin pour favoriser la réhabilitation des jeunes en difficulté sociale. Ils s'appuient sur des guides de Chamonix à un coût qui n'a aucune commune mesure avec le foot. Et pourtant, ils trouvent les financements, même européens. Cela prouve que ça existe mais il manque une volonté politique. Il y a besoin d'un grand mouvement des élus de la montagne.

Il n'existera que si nous nous en donnons les moyens. Le Caf a initié un travail sur la DTA, mais alors que nous sommes 1 200 membres, seulement 5 personnes se sont investies. Ce sont des sujets difficiles mais je crois que notre rôle est de réfléchir à ces questions de la montagne au-delà des activités sportives et de la tendance à la compétition.

BP : Parlons de l'aspect purement économique. On voit bien que les pratiques dont nous avons parlé toute la soirée se marient plus ou moins bien avec un certain nombre d'aménagements. La nécessité de la bonne santé du tourisme pour que les enfants découvrent la montagne a été évoquée. Quelles sont les limites ? Où faut-il placer le curseur en matière d'aménagement pour que nos activités soient encore possibles ?

Il est nécessaire, au niveau politique, d'avoir une cohérence dans l'espace et dans le temps. Depuis le plan neige de 1960, nous avons vécu une succession de

compromis, voire de bagarres, où nous nous sommes retrouvés en confrontation avec des associations d'agriculteurs ou de protection de l'environnement. Il y a eu des catastrophes.

BP : Quel message passer aux stations, aujourd'hui : stop ou encore ?

Où allons-nous ? Soyons cohérents.

Le problème, c'est la fuite en avant des stations. Certaines, par exemple, sont dans une recherche d'équilibre en créant 40 000 lits supplémentaires. La capacité d'accueil augmente mais on peut se demander si la solution n'est pas ailleurs. Est-ce qu'il ne faudrait pas, tout simplement, valoriser l'existant ? La commune de Ste Hélène aménage un refuge dans un site d'alpage en réaménageant l'existant. Le partage se fait mieux lorsqu'il passe par des agriculteurs plutôt que par un ski-man américain, par exemple. Ce goût de la montagne se transmet aussi par les acteurs de la montagne, pour moi c'est la clé de la réussite.

BP : Pensez-vous que l'alpinisme, au sens symbolique du terme, soit un vecteur de l'économie montagnarde ou bien pensez-vous qu'on va nous rire au nez ?

Je n'ai pas l'impression que l'alpinisme soit quelque chose de bien connu du grand public.

Certaines communes nous disent « vous venez mais vous ne nous apportez rien ». Ce sont des propos qu'on entend encore. Il m'est arrivé, par exemple, de m'installer le temps d'un pique-nique à un endroit qui était, semble t'il, réservé aux habitants de la commune et comme on ne payait rien, on nous a dit qu'on n'avait rien à faire là.

BP : Vos élus vous semblent-ils réceptifs ?

Il faudrait élargir la notion de l'alpinisme aux activités de montagne, en général, et ne pas le passer au sens restrictif du terme.

L'alpinisme n'est plus le produit phare qu'il était du temps où Whymper descendait à Pralognan et mobilisait 40 personnes. A cette époque, l'alpinisme était fédérateur. Aujourd'hui, il ne peut plus l'être à lui tout seul. Il faut l'intégrer dans l'ensemble des activités de montagne à condition que tous les acteurs comprennent l'intérêt à travailler ensemble, derrière leurs élus.

Méfions-nous tout de même des effets pervers du tourisme et du naturel lorsqu'il devient un bien de consommation et se transforme en tourisme massif. Il faut réfléchir à la possibilité d'un tourisme de qualité, intelligent, un tourisme des quatre saisons, qui permette l'épanouissement de l'individu.

Il existe différentes sortes de tourisme en montagne. Celui de la Tarentaise n'est pas le même qu'en Maurienne, en Haute Savoie ou en Suisse. Notre tourisme est parti dans une direction un peu capitalistique, basé sur la rentabilité des capitaux. Il ne faut pas renier notre savoir mais aujourd'hui, quel tourisme souhaitons-nous, tous ensemble ? La pratique des guides de haute montagne nous interroge

également. Nous devons tous balayer devant notre porte, nous, les professionnels de la montagne. Que voulons-nous pour notre montagne, à une échéance de dix ou vingt ans ? Pour ma part, je suis très pessimiste en ce qui concerne la Tarentaise.

Les prises de conscience existent mais c'est compliqué car la montagne va devenir un sanctuaire, ce ne sera plus un espace de liberté.

BP : Quel est le rôle des parcs ? A quoi servent-ils ?

Il faut savoir si nous parlons de parc régional ou de parc national car ils sont très différents.

BP : Les parcs nationaux peuvent-ils servir de relais ou bien au contraire posent-ils problème ?

Je pense qu'ils sont un problème pour les stations mais pour nous, à Pralognan, en tant que pratiquants de la montagne, le parc n'est pas un problème. C'est une réserve qui nous est plus ou moins réservée. Les contraintes ne sont pas extraordinaires pour le pratiquant.

Je me pose la question de savoir si les parcs attirent vraiment des gens ?

Oui, énormément puisque c'est 600 000 personnes qui visitent le parc. Personnellement, quand j'entends le mot « parc », je pense « parcs américains » que l'on a vraiment envie de découvrir. Je ne sais pas si les parcs français sont autant vecteurs.

A Pralognan, il y a 2 500 passages par jour au col de la Vanoise, ce qui pose d'ailleurs des problèmes.

Oui, car ça va à l'encontre de la vocation première du parc.

Ce qui fait que ça devient de plus en plus difficile de voir une marmotte, un chamois ou un bouquetin.

C'est ce qu'on croit et c'est bien dommage car ce n'est pas le cas. Cela prouve que nos ressources environnementales peuvent servir le tourisme, mais c'est à nous de les valoriser.

En même temps, ça soulève la question de l'équilibre. Ces espaces là deviennent tellement réduits que ça entraîne une sur-fréquentation qui peut détruire l'essence même de ces espaces.

BP : D'après vous, qu'est ce qui doit être réglementé en matière de préservation de l'environnement, puis vis-à-vis de la question du risque ? Jusqu'où doit-on aller ?

Je trouve que cela se passe relativement bien au niveau de la protection de l'environnement national. Un exemple : la via ferrata du **Franchet** avait été interdite d'accès à cause de la présence des gypaètes. En fait, malgré la présence

humaine, les gypaètes ont niché à 300m de la via ferrata, un petit est né auquel on a donné le nom de « **Boarder Cross** ». Au niveau de la question du risque, c'est beaucoup plus délicat, et nous sommes passés plusieurs fois à deux doigts de l'interdiction de la pratique du ski alpinisme. Il faut donc rester très vigilant.

BP : Il y a donc unanimité, dans cette salle, sur la nécessité de non réglementation en alpinisme ?

Tant qu'il n'y a pas de pratiques intensives, il n'y a pas lieu de réglementer.

Si tu as 1 000 personnes sur le sommet, tu pourrais le faire.

Ce n'est pas ce qui se passe au Mont Blanc ?

On arrive à le réguler. Par contre, il y a sans doute des mesures économiques à prendre au niveau des assurances. Un certain nombre de pratiquants s'engagent en étant persuadés qu'en cas de besoin, ils pourront être évacués par hélicoptère sans payer le moindre centime. Il me semble qu'une mesure économique, du type facturation, serait acceptable. Jean Faure et les deux fédérations étaient tombés d'accord sur le fait d'avoir une assurance obligatoire pour pratiquer la montagne mais le projet n'est jamais sorti. Et pourtant, tu peux mettre en jeu des secours qui vont coûter à la société.

C'est récurrent et spécifique à la montagne.

En mer, on va te sauver gratuitement mais le rapatriement de ton bateau, tu vas le payer cher. Je pense que, sur le fond, il faut être intransigeant et ne pas accepter de réglementation.

BP : La réglementation est-elle un frein à la pratique ?

Pour les jeunes en milieu scolaire, c'est évident. C'est devenu impossible d'aller dans un refuge, les contraintes sont trop lourdes : hygiène, cohabitation entre adultes et gamins, etc...

BP : Parlons d'aménagement des refuges. Pour vous, les refuges sont-ils quelque chose d'essentiel pour l'alpinisme ?

Est-ce qu'on prend pour modèle les refuges italiens ou suisses ? Si on recherche l'aventure, il faut aller dans les Ecrins et ça calme. Je suis partisan d'alléger le sac pour mieux faire de la montagne mais il y a des progrès à faire.

BP : Cela vous paraît important d'avoir accès à des refuges de bonne qualité ?

Le Caf démarre avec un parc très bas qui n'a pas évolué avec le temps. C'est vrai que c'est formateur et intéressant d'aller dans des refuges vétustes pour faire la différence.

BP : En France, la question est récurrente et on voit bien qu'elle n'a pas été traitée de la même façon qu'en Suisse ou en Autriche. Comment vous positionnez-vous ?

Quand on a la chance d'avoir un bon rythme, on peut éviter les refuges... Parfois, même si le refuge est fermé, ce serait bien qu'il y ait au moins l'accès au gaz. Prenons comme exemple le refuge d'Argentière qui ferme dès que les Grands Montets sont fermés. J'ai vraiment le sentiment que si on n'est pas un client qui paie bien, prêt à dépenser, la notion de refuge disparaît et qu'on est mal venu.

C'est essentiellement un problème de coût. Lorsque le Caf a lancé son programme de rénovation, 53 refuges ont été programmés et nous en sommes à 47 réalisés. L'histoire nous a donné partiellement raison, ceux rénovés font l'unanimité, et partiellement tort car ça nous a coûté plus cher que prévu. Nous sommes subventionnés sur une base de devis, ce qui signifie qu'au bout des trois ans parfois nécessaires à l'achèvement des travaux, le coût réel de rénovation est supérieur au prévisionnel. Au final, les 70 % de subventions se transforment en 50 %.

BP : Pourquoi y a-t-il autant de différence entre nos refuges et les refuges suisses par exemple ?

La France est un pays très centralisateur. Le jour où les montagnards pourront gérer leurs refuges, là où ils sont, une partie du problème sera résolu. Pour rendre la montagne accessible à davantage de monde, il faut proposer de bonnes conditions d'hébergement, à tous et aux urbains en particulier. Ensuite, je pense qu'il faut faire la différence entre les refuges ; le refuge du Prarion n'a pas la même typologie que le refuge du col de la Vanoise, par exemple.

BP : Qui doit payer l'aménagement des refuges ?

La solution est dans la décentralisation. Les politiques ont des solutions, la Savoie est prête à mettre les moyens mais c'est compliqué car les refuges du Caf ou du Parc sont gérés de manière assez centralisée par l'état.

Le conseil général subventionne à hauteur de 50 % et si on ajoute les autres investisseurs, on aboutit à 80 %. Au niveau fédéral, nous avons tendance à sauter sur l'occasion mais ça crée des tensions avec les Pyrénéens, par exemple, qui n'ont pas les mêmes subventions et qui trouvent injuste qu'on ne réhabilite pas également leurs refuges des Pyrénées. C'est donc un système de mutualisation entre 130 hébergements qui se pratique, quels que soient par ailleurs, les avantages que nous arrivons à négocier localement.

Quels que soient les acteurs, la collectivité doit participer. Je ne pratique pas une activité comme le tennis, par exemple, et pourtant elle est largement subventionnée par l'ensemble de la collectivité, donc par moi. Mon terrain de jeu ne coûte rien à la collectivité hormis le secours en hélicoptère, en cas d'accident.

BP : Trouvez-vous normal que le privé s'engage dans le financement des refuges ?

Le coût estimé de la construction du nouveau refuge du Goûter est de 5,6 millions d'euros. Il sera subventionné à hauteur de 60 %, le reste du financement étant un emprunt du Caf. . Ce refuge sera sorti du pool de mutualisation, des tarifs spécifiques seront appliqués et ils devraient permettre de rembourser l'emprunt.

Les privés sont bienvenus partout mais ils ne sont pas très chauds pour y venir.

Est-ce que ce sera marqué Red Bull dessus ?

Le refuge des Cosmiques a été financé en partie par la ville de Chamonix et la compagnie des guides, et ils rencontrent eux aussi des problèmes de gestion.

Pourquoi les suisses arrivent-ils à avoir des fonds privés pour construire des refuges ?

Il n'y a pas d'opposition, pas de problèmes éthiques.

Quel intérêt a le privé ?

Qui croit encore que le mécénat c'est du mécénat... ! Soyons réalistes, c'est bon pour leur image.

L'une des conditions serait de garder l'accessibilité aux refuges, pour tous, même pour ceux qui ne prennent pas un repas.

Il y a effectivement eu des problèmes de ce genre mais ce n'était pas lié au Caf. C'était lié aux libertés que prenaient certains gardiens.

Je voudrais revenir sur la réglementation et au bruit généré par des engins motorisés. A ce niveau là, une réglementation et sa stricte application me semble indispensable car le bruit de moteur d'une moto ou d'un quad me paraît incompatible avec la montagne. Je ne comprends pas que dans nos régions on fasse de l'ULM.

Là, tu vas loin !

Oui, mais c'est un loisir motorisé. La réglementation existante est pertinente et doit être appliquée. Le bruit est incompatible avec un ressourcement et ce qu'on va chercher en montagne.

Dans le massif du Mont Blanc, on connaît...

BP : S'il n'y a pas d'autres réactions, c'est que tout le monde est d'accord avec ce qui vient d'être dit ?

Le VTT n'est pas un loisir motorisé et pourtant quand tu arrives un peu vite, les gens ne sont pas contents. Tout dépend donc de la pratique qu'on en fait. D'un côté il y a une loi, de l'autre il n'y en a pas.

En VTT, tu vas gêner les gens que tu croises pendant 20 secondes. Tout ce qui est motorisé est beaucoup plus gênant et, en plus, il y en a beaucoup.

Dernière question de BP

En 2012, l'ensemble des refuges de Savoie du Caf ou du Parc seront équipés d'internet afin de permettre une réservation ou de la télémédecine. Il y a donc un aspect utilitaire et positif. Si un jour on t'impose une puce pour savoir où tu es, à tout instant, il faudra arrêter.

Tous les ans, les gens sont de plus en plus nombreux à demander une réservation par email. C'est une réalité. C'est devenu courant de la même façon qu'ils cherchent l'information sur les conditions de courses ou bien encore le BRA.

Ca veut dire que les clubs de montagne doivent en permanence s'adapter, que ce soit au niveau de l'apprentissage de l'autonomie et bien au-delà.

BP : Vous utilisez beaucoup Internet pour la formation ?

Non, pas énormément.